

## CHAPITRE VII

Spectacles en mer. — Aden. — Excursion à la ville indigène. — Les citernes. — A la belle étoile. — Le camp des Almées. — Une nuit agitée. — Anes et chameaux. — Noël !

**L'**ENTRÉE de la mer Rouge nous transporte en pleins souvenirs bibliques : à l'est de la ville de Suez, une petite oasis plantée de palmiers et de tamarisques abrite les *Fontaines de Moïse* ; c'est en ce lieu que les Israélites entonnèrent leur chant de triomphe (*Exod*, XV, 1) ; plus loin, le groupe du Sinaï projette ses trois cimes hardies sur le ciel bleu lapis : le mot Horeb ou Gébel es-Safsâféh, où la Loi fut donnée au peuple juif ; le Gébel-Serbâl, au pied duquel les Israélites vinrent cam-

per au nombre de deux millions d'hommes après leur victoire sur les Amalécites ; et le Gèbel-Mouça où l'on montre l'emplacement même du *buisson ardent*, le puits où Moïse abreuva les troupeaux de Jéthro, la chapelle double consacrée à Élisée et à Élie, le trou où ce dernier se réfugia (*Rois*, I, XIX, v. 8, 9), le rocher que Moïse frappa de sa verge pour en faire jaillir l'eau, et l'endroit où la terre s'entr'ouvrit pour engloutir Korah, Dathan et Abiram (*Nombres*, XVI). Au pied du Safsâfêh, on remarque dans le roc une excavation remplie de sable : c'est le moule qui servit à fondre le Veau d'or ; plus loin, on voit une petite éminence sur laquelle se plaça Aaron pendant que le peuple dansait, enfin, le rocher où Moïse irrité brisa les Tables de la Loi.

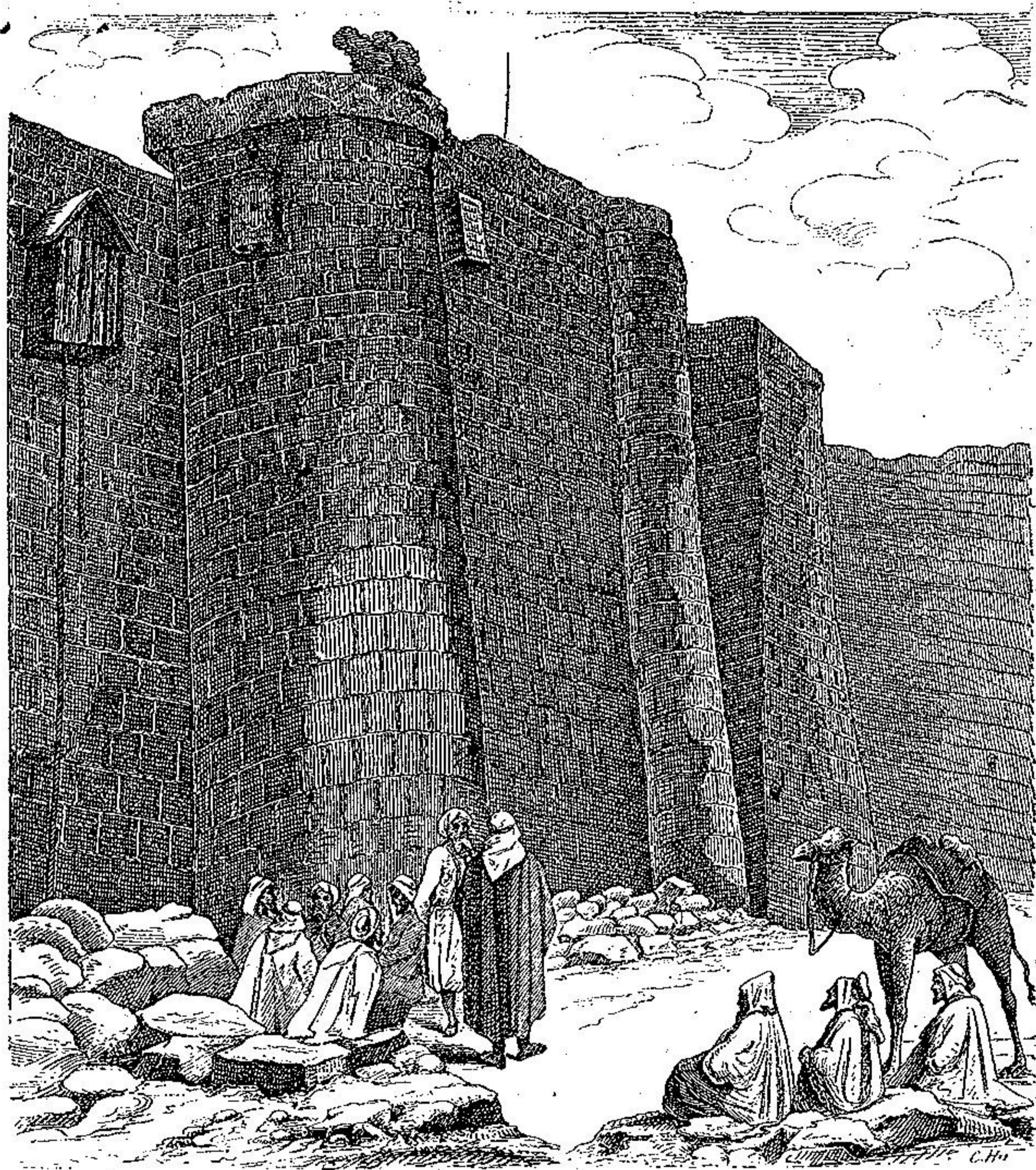
Ces lieux se trouvent aux mains d'une communauté composée de vingt moines du rite grec, et naguère il n'était pas aisé de pénétrer dans ce couvent qu'enserrent de hautes murailles dépourvues de portes et de fenêtres. L'unique accès consistait alors en une petite lucarne pratiquée à une hauteur de plus de dix mètres du sol : le visiteur y était hissé au moyen de cordes et de poulies. Aujourd'hui, poulies, cordes, lucarne, existent encore, mais ne servent plus qu'à recevoir la lettre d'introduction dont tout voyageur doit être nanti ; cela fait, on lui ouvre une poterne que l'on s'est enfin décidé à percer dans le mur d'enceinte.

Cependant notre navire poursuit activement sa course, et déjà s'évanouissent à l'horizon ces montagnes saintes, théâtre des grandes épopées juives. En ce moment, nous sommes comme dans une fournaise : la chaleur est insupportable, la réverbération aveuglante ; il semble qu'on vogue sur du plomb fondu. La mer a des tons bleu pourpre, et, vers ses bords, elle se ride d'une bande verdâtre qui marque la place des récifs : ce sont des bancs de coraux sur lesquels chaque année nombre de bâtiments viennent s'échouer ; on les voit, le long de la côte, ces majestueux navires, renversés, déchirés, tendant leurs mâts en l'air comme les bras d'un être en détresse, tandis qu'insensiblement leurs carcasses s'enfoncent dans le gouffre béant qui les aspire.

Essaimés au milieu des écueils, flottent de petits îlots où pâturent de grosses tortues, des dugongs et des lamantins ou sirènes dont le corps se termine par une queue horizontale élargie en forme de pelle. Au delà, s'étendent de vastes plaines plantées d'algues à demi immergées, de bouquets de palmiers et de figuiers ; puis, au loin, commence la chaîne audacieuse de ces créations volcaniques dont nulle végétation n'interrompt la monotone aridité.

Nous voici arrivés à la hauteur du désert de Libye dont nous sommes

séparés par d'énormes rochers; le vent qui y souffle atteint une telle violence que le sable, soulevé par delà les monts, vient en trombes retomber sous nos yeux dans la mer.



VUE DU COUVENT DU SINAI.

Mais déjà le soleil décline à l'horizon, et, dans sa retraite triomphale, il a incendié l'espace; tous, nous sommes en ce moment sur le pont pour assister à cet imposant spectacle : un coucher de soleil sur la mer Rouge.

L'effet est prestigieux : ciel et eau projettent des feux éblouissants dont

l'œil ne peut supporter l'éclat ; c'est une débauche de lumière, une orchestration grandiose des tons les plus chauds, les plus éclatants. La mer revêt cette teinte indigo qui lui est propre et que déchire çà et là la réverbération des stries ardentes qui sillonnent la nue. A l'horizon une chevauchée de pics dénudés se profile sur un ciel en feu, et au delà, c'est le désert aux plaines brûlantes, la fournaise de sable.

Au milieu d'une pluie d'or, le globe lumineux descend rapidement derrière ce rideau de granit ; en ce moment, l'embrasement devient général : on dirait d'une gigantesque féerie sur un océan de lave bleue. Alors, l'aspiration vers l'infini vous étreint, elle vous attire vers ces espaces tout vibrants de lumière ; des ailes ! on voudrait des ailes pour suivre le soleil au sein de ces immensités étincelantes et s'engloutir avec lui dans une apothéose de pourpre et d'or.

La nuit s'est épanchée sur cette nature en feu, et bientôt un brouillard lumineux emplit l'atmosphère d'une lueur blafarde et livide. Eclairées par les pâles reflets de la lune, ces vapeurs glissent sur la mer comme une légion d'êtres mystérieux : elles se roulent, s'agitent, se poursuivent, s'élèvent, s'unissent, disparaissent, se reforment, prennent des figures humaines et s'évanouissent au gré de l'imagination ; des essaims de poissons ailés font autour du navire comme un brillant collier de perles ; sur nos têtes scintille la douce Croix du Sud, la brise flotte légère comme un souffle de vierge endormie, et le calme de cette nature spectrale, la fluidité de l'air, la profondeur du silence, impriment à ces nuits fantastiques un cachet inoubliable.

Le cinquième jour, nous passons en face de Moka, nous rangeons ensuite l'île Pyram, et bientôt le vapeur jette l'ancre devant Aden.

Ici, la vue s'arrête effrayée devant l'audace de cette nature sauvage. Quelle main a donc pu jongler avec ces blocs énormes pour les amonceler d'une façon aussi bizarre, aussi imprévue ? On dirait un champ de bataille de Titans. C'est un entassement confus de rocs aux formes abruptes, une avalanche de tufs volcaniques, un indescriptible chaos. En haut, c'est une envolée de roches téphrines ; en bas, un vaste entonnoir de sable chauffé à blanc ; pas un arbre, pas un brin d'herbe pour reposer le regard ; on est aveuglé par la réverbération de cette lave incandescente, et la poitrine se dessèche ; pourtant, une attraction mystérieuse vous fascine : le ciel est si pur, l'air si limpide, c'est le triomphe de la lumière.

A peine débarqués, et sans nous attarder à visiter les installations européennes qui s'étalent sur la rive, nous projetons de pousser une pointe jusqu'à la ville indigène qu'on nous dit être située à trois heures de marche

dans l'intérieur ; à cet effet, nous louons des montures et nous recrutons un guide. Au moment de nous mettre en route, nous ne retrouvons plus Cadenhead : parmi les résidents d'Aden, il a rencontré d'anciennes connaissances du golfe Persique et il nous fait dire qu'il renonce à l'excursion.

Roger et moi nous décidons de l'entreprendre seuls, et nous donnons le signal du départ ; mais, en nous voyant simplement munis de notre canne pour toute arme défensive, le guide refuse absolument de nous accompagner.

« C'est en ce moment, au mois de décembre, nous dit-il, que les pèlerins reviennent de La Mecque ; Aden en est encombré, maintes rixes surgissent ; il est indispensable de se tenir sur ses gardes et d'être visiblement armé ; du reste, en toutes circonstances, cela en impose beaucoup aux Arabes. »

Bref, pour le satisfaire, nous prenons chacun notre fusil de chasse, et nous voilà partis au trot de nos courageux petits mulets.

Nous gravissons d'abord le Djebel-Hussan, en suivant le dédale rocheux dont les Anglais ont fait une forteresse naturelle : escarpes, contrescarpes, chevaux de frise, bastions, créneaux, poternes, chemins de ronde, ponts et meurtrières, rien n'y manque : dans ses soubresauts gigantesques, la nature a enfanté cette citadelle ; l'homme n'a eu d'autre peine que d'y poster des canons ; ils sont là, gueule béante, braqués non point sur les sables de l'intérieur, contre les hordes barbares, mais bien sur le golfe d'Aden, contre les puissances européennes.

Rien ne peut rendre la sauvage majesté de ces fortifications taillées dans le roc ! La position est du reste imprenable : retranchés derrière ces escarpements infranchissables, quelques hommes suffisent pour tenir en respect les plus imposantes forces navales.

Il faut l'avouer, l'Angleterre excelle dans ce rôle de Cerbère ; elle est spécialiste dans l'art de tenir les clefs, témoin Gibraltar, Malte, le Cap et Chypre. Aden vaut mieux ; avec Périm, c'est une véritable loge de granit d'où Albion surveille les routes de l'Inde et de l'Afrique : elle tire le cordon à qui lui plaît.

Chemin faisant, Roger ne se déride guère. Au départ, il avait interrogé l'espace, et, secouant la tête :

« Triste pays ! » avait-il fait.

Puis, arrivé de l'autre côté de la montagne, apercevant cette nappe de sable doré qui s'étend au loin sans un coin de verdure :

« Il n'y a pas un ramier là dedans ! » continua-t-il avec une moue expressive.

Je compris. Nous avions à l'épaule nos fusils de chasse, comme on aurait en poche un Guide Conti pour aller de Bruxelles à Laeken ; mais à part lui mon brave camarade avait nourri l'espoir secret d'en faire usage ; maintenant, devant ces immensités arides, il y renonçait : quel autre animal que l'hyène et le chacal voudrait s'aventurer en pays aussi désolé ?

Par delà les rochers, au milieu de cette vaste plaine, nous apercevons bientôt un amoncellement de toits plats, blanchis à la chaux, tout un monde de terrasses uniformes, serrées les unes contre les autres : on dirait d'un cimetière au milieu d'un océan de sable.

C'est la ville indigène d'Aden.

Un étroit sentier nous y mène, et, débouchant sur une petite place, nous tombons au sein d'une véritable fourmilière où grouillent dans un chaos bruyant tous les spécimens des races les plus diverses. Ici, l'Arabe silencieux et fier, plongeant dans le vague ses grands yeux noirs qu'entoure un cercle d'antimoine ; plus loin, le Somali aux traits réguliers, aux cheveux peints en rouge ; là, le Banian juif, honteux, timide, offrant en vente des plumes d'autruche, et recevant des coups de pied des indigènes et des Arabes qui le méprisent ; ailleurs, le nègre pur sang et le musulman de Zanzibar, retour de La Mecque ; puis, d'orgueilleux Abyssiniens, des noirs d'origine gallas, des nomades du désert, des barbares de la Libye, des Égyptiens à peau rouge, des Parsis qui adorent le feu, et des Hindis au teint pâle et maladif.

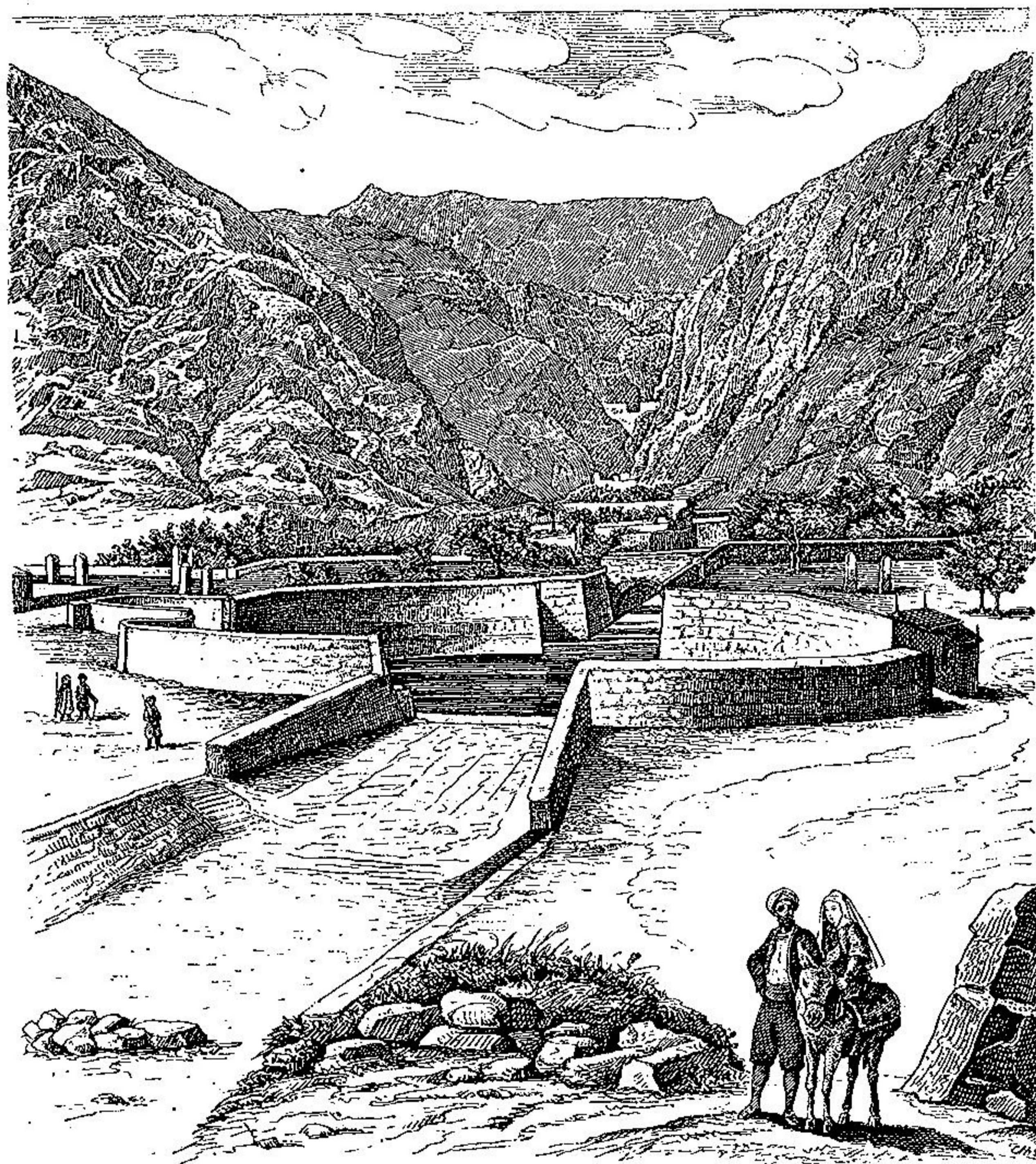
Tout ce monde va, vient, s'agite, s'interpelle au milieu d'un affreux dédale de rues malpropres et resserrées ; c'est un méli-mélo incroyable, une tour de Babel : les idiomes les plus sauvages y alternent avec les accents gutturaux arabes, et les cris rauques se renforcent de mimiques expressives.

Il y a fête. La présence des pèlerins de La Mecque donne à la ville un aspect des plus animés. Les bazars surtout font de riches affaires. Sous un auvent qui se détraque, l'Indien a exposé en vente les objets les plus tentants : des bracelets, des colliers, des sandales, des grains de verre, des mouchoirs aux couleurs voyantes ; puis, appendus au dehors, une foule d'ustensiles se balancent en grinçant horriblement : ce sont des marmites, des brocs, des cafetières, des bidons de toutes formes qui vous bousculent et harponnent votre chapeau, car, en se rejoignant, les devantures des boutiques transforment ces ruelles en une série de passages couverts.

Nous ne jetons qu'un rapide regard sur la ville que nous devons, du

reste, traverser à nouveau tout à l'heure, et nous poursuivons notre route vers les fameuses citernes qu'on nous vante comme une des merveilles du monde.

Sous ces climats brûlants où le ciel est toujours clair et le soleil toujours



CITERNES D'ADEN.

ardent, où tout est calciné, où il ne pousse pas un brin d'herbe, où pas un arbre ne peut vivre, où l'on ne rencontre enfin ni fleuves, ni sources, ni rivières, les malheureux indigènes n'ont, pour se désaltérer, que la seule eau qui tombe des nuées. Or, il se passe parfois trois ou quatre années sans que le moindre nuage crève au dessus de cette contrée aride ; on comprend

donc que, de tout temps, la principale préoccupation des habitants ait été de lutter contre le fléau de la soif; mais il s'en faut que ce soit là le seul mobile qui ait enfanté au sein de ces tribus nomades l'érection de ces gigantesques réservoirs. Non, par la hardiesse de leur conception et la grandeur de leur exécution ils rappellent plutôt les ouvrages des anciens Égyptiens; ils indiquent, de la part de ceux qui les ont entrepris, une puissance et des richesses que l'on ne peut attribuer qu'aux chefs de ces grands empires disparus.

La nécessité de ces constructions semble résider surtout dans l'importance qu'avait acquise la mer Rouge à ces époques lointaines. En effet, les vestiges des travaux effectués sous les règnes des Nékao, des Ptolémées et des Trajan prouvent que l'isthme de Suez a été percé en ce temps-là, et la mer Rouge eut, sans doute, une puissance considérable qu'elle conserva jusqu'à la fin de la période romaine (en l'an 395 de notre ère): les flottes de Salomon et de Tyr la sillonnaient pour aller chercher l'or d'Ophir, autrement dit Ceylan; il est à présumer qu'Aden servit alors d'entrepôt d'eau douce aux galères phéniciennes, aux trirèmes romaines, comme aujourd'hui de magasin de charbon aux bateaux à vapeur.

Ces réservoirs, au nombre de quinze, sont étagées et communiquent entre eux; quand les ondées ne sont pas très fortes, seuls, ceux d'en haut se remplissent; mais à mesure que les pluies abondent, l'eau descend dans les autres; aux années fortunées tous débordent, et cet événement provoque l'allégresse générale.

Les citernes supérieures qui serrent la gorge de la montagne, sont creusées dans le roc volcanique; celles d'en bas sont faites en adobes et en moellons; toutes se trouvent enduites d'un ciment merveilleux qui a défié l'usure des siècles. Leur contenance totale est de trente millions de gallons c'est suffisant pour alimenter d'eau douce Aden et les environs pendant plus de trois années.

Cependant le jour baisse rapidement; le soleil darde ses derniers feux sur les toits blancs d'Aden; la plaine de sable a des reflets rouge sang, elle miroite un instant, puis tout s'éteint. D'en haut tombe avec l'ombre un silence profond, d'en bas montent le murmure confus de la ville et les cris rauques des hyènes qui rôdent aux alentours.

« Il est temps de retourner, dis-je au guide.

— Ce n'est plus possible.

— Que dis-tu?

— Dans dix minutes il fera nuit, maître.

— Eh bien?



— Les portes de la citadelle, distante de plus de deux heures d'ici, se ferment au coucher du soleil.

— Je les ferai ouvrir.

— N'y comptez pas, la consigne est inflexible : quand les verrous sont poussés, ils ne se tirent pour personne. Le cas s'est déjà présenté : s'étant attardés ici, des Anglais même furent mis dans l'impossibilité de rejoindre leur poste.

— Qu'en dites-vous, Roger ?

— Que c'est absurde et très désagréable, d'autant que nous ne sommes pas équipés pour coucher à la belle étoile.

— Si vous voulez m'en croire, mon cher, nous prendrons cela philosophiquement ; retournons à la ville, le guide nous assure qu'il y a encore une foule de chose curieuses à voir ; quelques heures seront vite passées, et, au jour naissant, nous reprendrons le chemin de la mer. »

Ma proposition avait cela de sensé, qu'elle était la seule solution possible. Roger fut de mon avis, et nous redescendîmes la montagne.

Depuis que les ombres l'enveloppaient, la ville avait revêtu un aspect tout nouveau : aux occupations du jour, à la fièvre du trafic, aux allées et venues des affaires, succédait à présent le bruit des fêtes et des danses ; de chaque demeure entre-bâillée s'échappaient des chants, des plaintes, des cris aigus, des coups de tam-tam, des accords de tébouni.

« Les pèlerins de La Mecque se réjouissent, » me dit tout bas le guide.

C'était vrai. Ces rigides musulmans qui ne voudraient toucher à aucune boisson fermentée, s'enivrent de la façon la plus brutale en buvant l'*arack* ou *raki* qui est le jus de cocotier : toute la ville d'Aden était dans un état complet d'ébriété.

Cette circonstance semblait inquiéter notre homme.

« Oui, continua-t-il, c'est jour de liesse ; mais les musulmans ivres sont hostiles aux étrangers : ils ont assassiné le consul français, M. Lambert. »

Je le rassurai de mon mieux en lui apprenant que M. Lambert avait été poignardé dans une embarcation, au sud de la ville d'Aden, et non point ici ; j'ajoutai que nous ne devions, du reste, avoir en ce moment d'autre souci que de trouver un peu de nourriture et de découvrir un gîte, car nous tombions de fatigue et de faim.

La Providence nous apparut alors sous la forme d'un Indien, propriétaire d'un caravansérail situé sur la petite place, à l'entrée de la ville ; il nous conduisit en sa demeure, et, pour quelques roupies, nous eûmes de lui des fruits secs, de la bière anglaise et un peu de couscoussou, sorte de pâte

que l'on prépare en Arabie pour les jours de fête seulement, et qui diffère essentiellement de son homonyme sénégalais.

Le couscoussou que nous mangeâmes à Aden est obtenu à l'aide de froment soigneusement pilé dans des troncs d'arbre creux ; à cette farine on ajoute un peu de lait de chamelle, dont la proportion est pour beaucoup dans la réussite du mets ; puis on bat, on fouette même la pâte cinq ou six heures durant, après quoi on la découpe en boulettes qu'on laisse sécher jusqu'au lendemain. Avant de les manger, on les plonge dans l'eau bouillante où elles cuisent pendant une heure ; on les en retire pour les mettre quelques instants sur des charbons ardents après les avoir bien assaisonnées, et, pour cette dernière opération, on se sert d'un plat en terre. Elles forment alors une nourriture réellement agréable que j'ai rencontrée chez les seuls Arabes d'Aden et de Taborah.

Cependant notre auberge s'est peu à peu remplie d'indigènes qui curieusement nous observent manger ; c'est un amas confus de faces noires, jaunes, rouges et bistrées, s'agitant dans la pénombre, et dont les dents blanches et les fauves prunelles miroitent aux lueurs blafardes d'une grosse lampe en terre garnie de graisse de mouton et appendue au plafond.

Soudain, un des spectateurs se détache du groupe, s'avance vers moi, et, se prosternant :

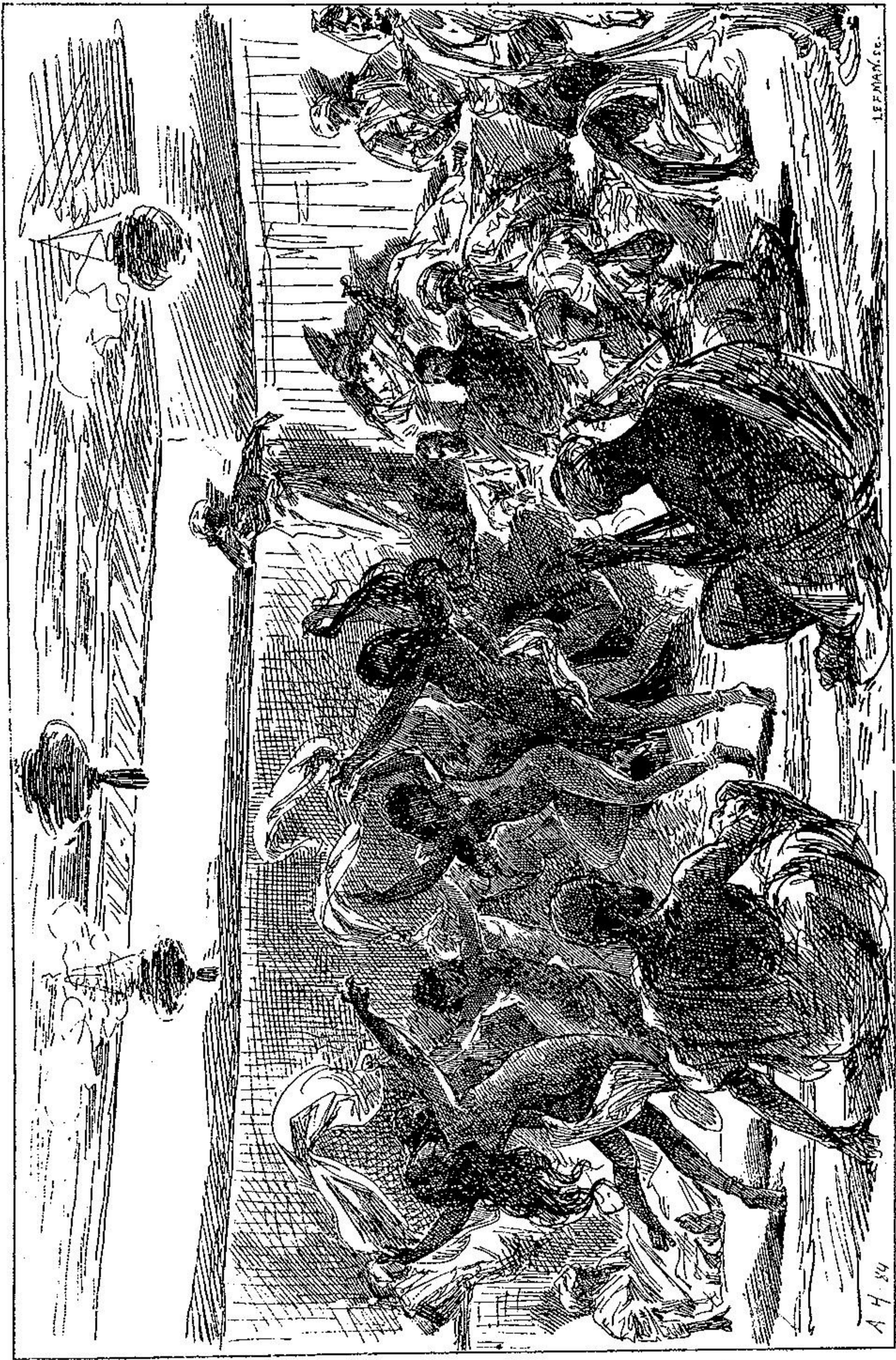
« L'homme blanc veut-il se rendre au camp des Almées ? » demanda-t-il en arabe.

A Aden, on nous avait signalé ce camp comme une curiosité ; et, enchantés de perdre ainsi quelques heures, nous nous empressons d'accepter l'offre qui nous est faite.

Nous sortons. Sur nos talons tout un cortège se forme : hommes, femmes, enfants nous accompagnent en chantant, dansant, criant à tue-tête ; nous nous serions fort bien passés de ces ovations ; mais en vain essayons-nous d'y mettre un terme en jetant à la foule quelques roupies : notre générosité ne fait qu'accroître le nombre de nos bourreaux ; on dirait d'une farandole qui nous enlace et nous porte jusqu'au camp des Almées, au son du *caoudah* arabe, sorte de tambour fait d'unealebasse recouverte de peau de chameau.

Enfin nous arrivons ; en bons princes nous gratifions de quelques petites pièces de monnaie les indigènes des deux sexes qui nous ont fait la conduite et qui, pour nous remercier, se livrent à une sarabande frénétique accompagnée des plus sauvages clameurs.

Et nous pénétrons alors dans ce qu'on appelle le camp des Almées.



DANSE DES ALMÉES.

LEFÈVRE, G.

A H. 84



C'est un assemblage de plusieurs maisons blanchies à la chaux, assez étroites et ne différant guère des autres que par les petites fenêtres dont est percé le mur extérieur, alors que les habitations indigènes en sont totalement dépourvues.

La pièce où nous sommes introduits forme un long parallélogramme qui prend toute la longueur de la bâtisse ; sur le sol sont jetées des nattes, et dans le fond des sièges fort bas nous attendent. L'éclairage pêche un peu ; mais ces lampes en terre cuite, où brûle un bout de mèche fiché dans de la graisse de mouton, projettent une lueur indécise qui n'est pas sans charme ; les baies d'ombre n'en ont que plus de mystère, et cette lumière a des caresses fauves qui s'harmonisent bien avec le sauvage spectacle que nous avons sous les yeux.

Car voici les Almées qui entrent, et notre surprise est extrême ; au lieu d'affreuses négresses, nous avons devant nous de superbes femmes noires, telles que le ciseau des Phidias les eût rêvées. Hormis la couleur, elles n'ont absolument rien de commun avec la race nègre aux grosses lèvres, au nez épaté, aux cheveux courts et crépus ; au contraire, leur profil est fin, correct, elles ont la bouche petite, des lèvres de corail, les yeux fendus en amande et ombragés de longs cils recourbés ; leur chevelure est soyeuse et tombe jusqu'au delà des hanches ; de tout leur corps enfin s'échappe une grâce exquise qu'envieraient nos plus charmantes Européennes.

Cependant de nouveaux acteurs entrent en scène, ce sont les musiciens qui s'accroupissent dans un coin de la salle ; les uns tiennent des tam-tams, d'autres, des sennoulis creusés dans unealebasse ; ceux-ci des ténoubis, ceux-là de primitives guitares à trois cordes de métal ; j'y vois encore le zoumara qui est le chalumeau du Fayoum, et le darabouka, sorte de tambour en terre cuite.

Dans de petits réchauds allumés on a jeté des pastilles du sérail, dont le léger nuage odorant complète le charme de la couleur locale.

L'orchestre est encore muet, mais déjà les noires ballerines, pieds nus dans leurs babouches et les épaules couvertes de flots de soie jaune, verte et pourpre, préludent à leurs exploits chorégraphiques en dardant sur nous des yeux fauves chargés d'éclairs.

Une mélodie bizarre, fugitive, a traversé l'espace ; elle traîne négligemment son rythme plaintif que scande par intervalles une échappée de notes rapides et claires : on dirait d'un collier de perles qui s'égrène.

Les Almées se balancent languissamment ; ce n'est encore qu'une ondulation des hanches et des reins, un mouvement félin plein de souplesse,

dans lequel les danseuses se déplacent à peine et semblent même presque attachées au sol.

Bientôt la mesure s'accroît, se presse, s'agite, se précipite; la danse se dessine : ce sont d'abord des pas imperceptibles et pressés, des inflexions de corps, des déhanchements audacieux; puis la trépidation devient incessante, les gestes, les contorsions prennent un caractère fébrile, le tournoiement commence. De temps à autre un cri sauvage s'échappe de la poitrine des Almées : c'est le signal d'accélérer; le vertige les prend, elles bondissent, volent haletantes, enfiévrées... le battement redouble, oh! alors, ce n'est plus de la danse, c'est le paroxysme d'une épilepsie rythmée, c'est une course folle, un délire, une ronde furieuse qu'éperonnent par intervalles des sons rauques comme un râle, jusqu'à ce qu'épuisées elles tombent là, affaissées, mourantes, les dents serrées, battant du pied et criant encore.

C'est le *vibrabunt sine fine prurientes lascivos docili tremore lumbos* des filles de Gadès. (*Épigram.*, liv. V, 78, Martial).

Roger et moi nous nous regardons; tous deux nous sommes pâles et muets :

« Allons-nous-en. »

Et, après avoir fait quelques largesses à tout ce monde qui se prosterne de gratitude, nous courons aspirer l'air du dehors : j'ai des frissons, la gorge desséchée, les tempes en feu; mes nerfs continuent à battre la mesure de la danse troublante des Almées.

Nous réveillons le guide qui ronfle à la porte entre nos deux montures endormies; et, bien qu'il ne fasse point encore jour, nous partons au petit pas. La nuit est claire, transparente; elle répand ses lueurs mystérieuses sur le désert qu'elle étreint de son grand silence; on sent bouillonner la vie dans cette nature ensommeillée.

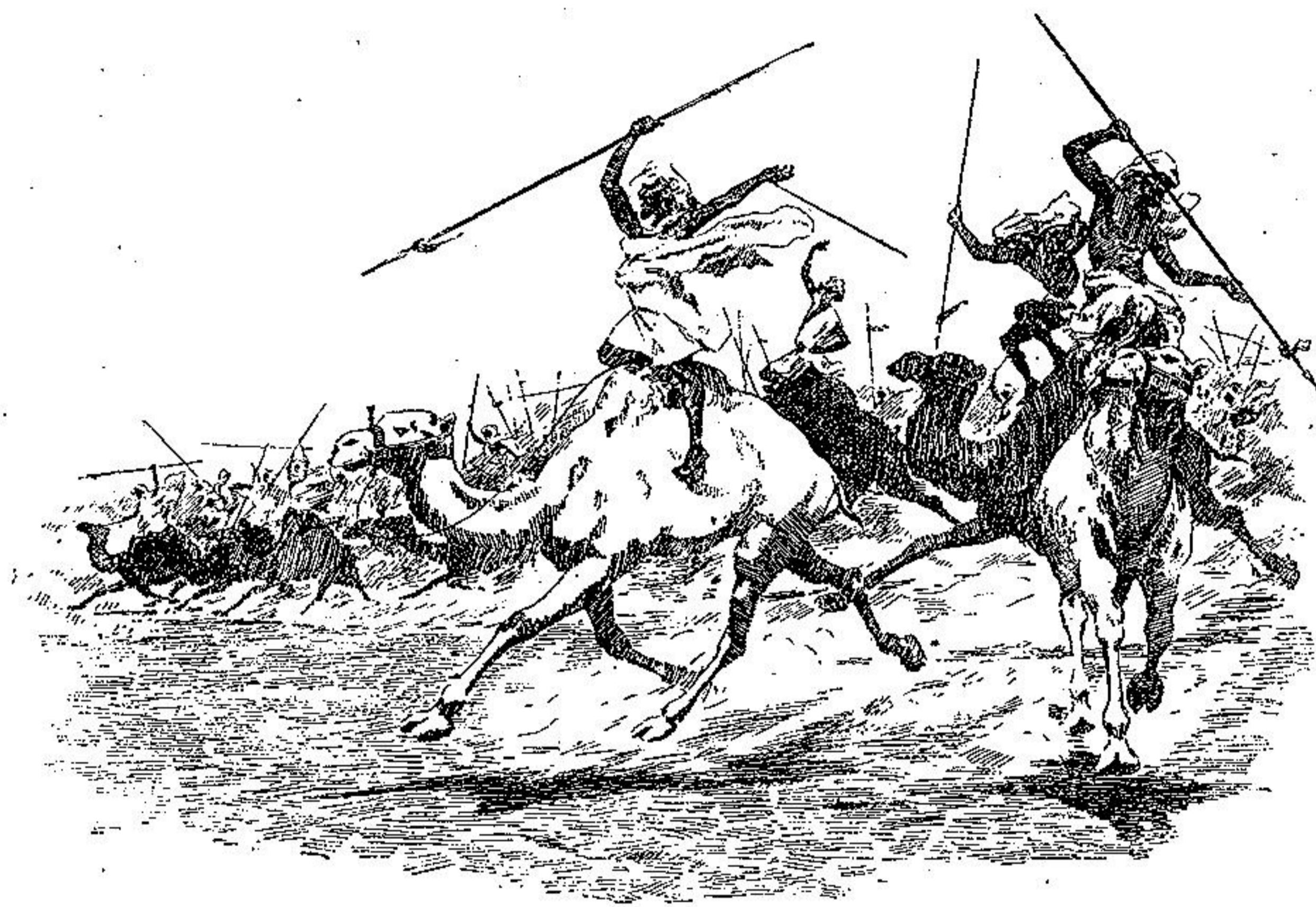
Plus loin, nous retrouvons les montagnes, dont nous suivons les capricieux défilés; enfin, aux premiers feux du matin, nous découvrons l'immensité de la mer dont les flots pourpres étincellent, et nous rentrons à Aden, exténués.

Nous consacrons les jours suivants à faire quelques visites officielles aux autorités d'Aden-port, et à compléter certains détails d'équipement que bien à tort nous pensions ne point rencontrer à Zanzibar.

Nous nous occupons aussi de l'achat de petits ânes arabes que nous comptons emmener avec nous pour les utiliser plus loin. Ce sont de braves animaux, doux, patients, courageux, qui méritent leur bonne et antique réputation; ils n'ont pas, à l'instar des ânes de l'Europe, l'air abattu, triste,

humilié, ni tant de brusqueries d'allures; au contraire, ceux-ci relèvent bien la tête et leur trot fin et menu est des plus agréables. Du reste, sobres et résignés, ils supportent toutes les privations en hôtes habitués du désert. Puissent-ils résister aussi aux marais qui nous attendent là-bas!

Les ânes servent de monture habituelle en Arabie, tandis que les chameaux et les dromadaires sont surtout employés au transport des marchandises. Nous vîmes parfois ceux-ci traverser Aden en files nombreuses, portant sur le dos des moellons, des pierres, de longues planches qui



UNE FANTASIA A DOS DE CHAMEAU

s'abaissent et s'élèvent selon le mouvement ondulatoire de l'animal, et rien de curieux comme les scènes de désordre qu'ils provoquent à chaque tournant de ces étroites ruelles où souvent ils harponnent de leur charge toute la devanture d'un bazar.

Rien de moins aisé non plus que d'enfourcher pareille monture : debout avec sa selle, le chameau n'a pas moins de dix pieds de haut; à un sifflement particulier du chamelier, il plie les genoux et se couche le ventre contre terre; dans cette position, il est encore aussi élevé qu'un cheval ordinaire. C'est l'instant de l'enjamber; mais en bête bien dressée, dès qu'il vous sent sur son dos, il se relève des pieds de derrière, mouvement qu'il

faut prévoir en se penchant fortement en avant et en se tenant solidement au pommeau de la selle; presque aussitôt il se dresse sur les pieds de devant et il faut alors s'incliner rapidement en arrière; si l'on néglige cette précaution, on s'expose à être brusquement lancé d'une bosse à l'autre sans que l'animal ait pourtant mis la moindre malice à vous faire exécuter cette voltige. Pour redescendre à terre, on use des mêmes précautions, mais les mouvements se font en sens inverse.

Les chameaux vont généralement au pas et au trot; rarement ils galopent, et, à cette allure, ils désarçonnent infailliblement leur cavalier au bout de très peu de temps. Je ne parle pas des indigènes, des Somalis surtout qui ont la palme pour monter à dos de chameau: je les ai vus lancer leur monture au galop, l'arrêter court, repartir à fond de train, exécuter des mouvements vertigineux, à cru, sans toucher l'animal de leurs mains: on eût dit des Centaures.

Le chamelier aussi est un gymnasiarque, un écuyer accompli: il marche à pied, à côté de sa bête qu'il a chargée lui-même; mais il arrive parfois qu'en chemin l'une ou l'autre chose venant à se déranger, il soit forcé d'escalader l'animal; il s'en acquitte avec une dextérité prodigieuse: sautant sur son genou de devant, se pendant à son cou, s'accrochant aux cordes du bât, il arrive au sommet de la bosse sans même arrêter la marche du chameau.

L'avant-veille de notre départ d'Aden, le calendrier nous rappelle que l'on est au 25 décembre: Noël! oui, Noël pour vous tous, en Europe, mais ici, ce n'est, hélas! qu'un soir ordinaire. Car, pour fêter Noël, il faut la neige au dehors, et au dedans le foyer pétillant où l'on aime; il faut les grandes cheminées et les petits souliers d'enfants; à Aden, on ne fait jamais de feu et les noirs bébés courent pieds nus: où donc Noël leur mettrait-il ses étrennes?

Enfin, le surlendemain, 27 décembre, le steamer *Abyssinia* de la British Indian Company arriva à Aden; nous y prîmes passage, et, quelques heures plus tard, on levait l'ancre en direction de Zanzibar.

